



L'auteur fait de la chair une page sur laquelle s'écrivent les tragédies intimes et les maux de ses antihéros

J'étais beau, j'étais fort. Et quand sa fille – qu'il hait et n'a pas vue depuis dix ans – lui rend visite, c'est par son physique qu'il l'envisage d'abord : *"Un tas mal fagoté"* à *"l'air d'un gallinacé"*, *"un laideron"* qu'il fait cruellement semblant de ne pas reconnaître. Pervers, le vieux n'accepte finalement de recevoir la femme qu'à la condition scandaleuse qu'elle *"s'attife comme une pute"* et lui raconte ses expériences sexuelles. *"J'espère que votre récit sera plus stimulant que votre aspect"*, lui assène-t-il.

De confessions œdipiennes en monologues licencieux, Marina de Van met à jour les mécanismes d'une haine épidermique et exhume les rancœurs inavouées d'une famille implorée. Car au fil du récit s'esquisse le portrait de Rose, la mère/épouse du titre, dont la beauté et la santé ont été emportées par un cancer, dégénérescence physique fulgurante que le père reproche à la fille d'avoir favorisée.

A travers ces trois corps calomniés pour leur disgrâce, méprisés pour leur vieillissement ou dégradés par la maladie, Marina de Van fait de la chair une page sur laquelle s'écrivent les tragédies intimes et les maux de ses antihéros, produits désolants d'une société où la jeunesse, la force et la beauté demeurent encore des diktats esthétiques aussi inébranlables qu'aliénants. **Léonard Billot**

Rose minuit (Allia), 144 pages, 10 €

écrit sur la peau

Avec un troisième roman troublant, la cinéaste **Marina de Van** raconte la haine teintée d'érotisme d'un père pour sa fille et confirme son obsession d'artiste pour le corps et ses représentations.

Marina de Van est une obsédée. Repérée par François Ozon, qui l'aurait castée pour *Regarde la mer* (1997) à cause de sa "tête bizarre", la réalisatrice-actrice-scénariste affirme avoir commencé à tourner pour pouvoir se voir à l'écran et satisfaire la curiosité que lui inspire l'étrangeté de son propre corps.

De ce fétichisme narcissique et charnel est né *Dans ma peau*, un premier long métrage féroce dans lequel une jeune trentenaire cède à ses

pulsions d'automutilation et d'autocannibalisme. Ailleurs, l'obsession se fait motif artistique et la manie de Marina se décline quand le corps – aux mille états – exulte : il manque dans *Sous le sable* d'Ozon dont elle cosigne le scénario, il mute dans son film *Ne te retourne pas*, il pèse et souffre dans son premier roman *Passer la nuit* (Allia, 2011), il s'intoxique dans le deuxième *Stéréoscopie* (Allia, 2013).

Car Marina de Van écrit aussi des romans. Dernier en date : *Rose minuit*. Inlassablement, l'auteur

revient à son thème de prédilection et nourrit de mots son œuvre de la chair et de la peau. Ici, un vieux beau se réveille à l'hôpital. Entouré d'infirmières à l'érotisme clinique, le vieillard aigri s'épouvante de sa vigueur perdue et ressasse sa jeunesse flamboyante : *"Tout mon corps était dur et net comme du bois sec – j'emballais sec aussi, les filles se pendaient à mes basques. J'étais casse-cou, j'aimais le danger, je ne craignais ni la douleur, ni les blessures ; que redoute-t-on à cet âge-là ?*